

magistrats, après de grandes calamités, consacreront cette ville à la Vierge immaculée, et lui prêteront, devant le peuple assemblé, foi et hommage; *Sine labe concepte Virgini*. Désireux de suivre les traces vénérées du dernier administrateur de ce diocèse, et voulant nous associer à ses saints projets, pour l'honneur de notre Mère, nous avons été nous prosterner aux pieds du vicaire de Jésus-Christ, et nous l'avons conjuré d'achever son ouvrage, en ajoutant au privilège déjà accordé à notre Eglise, les privilèges que nous vous annonçons aujourd'hui. Ainsi tous les sanctuaires de ce diocèse vont bientôt retentir de cantiques, pour célébrer la *Conception immaculée* de Marie. Ainsi nous ajouterons bientôt, avec joie, l'exemption de la tache originelle, à cette suite d'éloges que l'Eglise fait des vertus de la Mère de Dieu dans ses pieuses Litanies. Ainsi, pour rendre grâce au Rédempteur de ce privilège qu'il a accordé à sa Mère, les pasteurs célébreront désormais tous les ans le sacrifice eucharistique au milieu de l'assemblée des fidèles, avec les solennités des fêtes les plus chères à notre cœur. Et désormais la ville des martyrs, la ville des aumônes, sera plus que jamais et pour toujours la ville de Marie. Quelle cité, après la ville éternelle, peut se glorifier de porter sur son front une couronne plus belle, et d'avoir à présenter des titres plus magnifiques?...

En nous entendant exalter si haut la sainte Vierge, nos frères séparés renouvelleraient-ils contre nous l'ancienne accusation d'idolâtrie? Nous reprocheraient-ils d'accorder à la Mère les mêmes hommages qu'au Fils, de les confondre dans les mêmes louanges et dans un même culte? Ah! que notre main droite se sèche plutôt que de souscrire aux sentiments impies qu'on nous prêterait; que notre langue s'attache à notre palais plutôt que de professer de si grossières erreurs! Quelque sublime que soit la perfection de Marie, quelque élevé que soit sa dignité, de quelques privilèges que son ame sainte ait été ornée, elle n'en est pas moins, avec nous, aux pieds de celui qui seul est digne de l'adoration, parce que seul il a un souverain domaine sur tous les êtres. Créature comme nous, mais plus excellente que nous, il y a l'infini entre elle et son créateur. Si nous lui devons un culte et des hommages parce qu'elle a enfanté notre Sauveur et le sien, nous ne devons l'adoration qu'à l'être souverainement indépendant. Rendre à Marie le culte qui n'est dû qu'à Dieu seul, ce serait nous fermer le cœur de notre Mère, abjurer nos croyances catholiques, et nous exclure nous-mêmes du royaume des cieux. Si nous portons sur notre cœur la douce image de la Vierge sans tache, nous élevons nos cœurs jusqu'à celui qui pouvait seul envoyer sur la terre une créature si parfaite; le souvenir des héroïques vertus qu'elle a pratiquées nous exhorte puissamment à les retracer dans toute notre conduite. Nos frères séparés se privent-ils de la consolation de contempler sur la toile les traits chéris de celle qui leur a donné le jour? Et cette contemplation est-elle donc une adoration sacrilège? Si nous élevons un temple en l'honneur de Marie, ce n'est que pour y aller remercier l'auteur de tous dons parfaits des grâces dont il a comblé cette Vierge incomparable. Si nous nous adressons à son cœur miséricordieux, ce cœur n'est pas pour nous la source de la grâce, il n'en est que le canal mystérieux. Telle est notre doctrine, et avec elle nous avons le droit de repousser le reproche d'idolâtrie et de superstition.

Plaignons, N. T.-C. F., plaignons sincèrement nos frères séparés, de ne pas connaître tout ce que la dévotion à Marie a de doux et de consolant. Son nom sacré qui, pour un enfant de l'Eglise, est un baume salutaire sur les plaies du cœur les plus douloureuses, ne se trouve jamais sur leurs lèvres. Plaignons les; et recommandons ces brebis égarées du bercail à la mère qu'ils ne veulent pas aimer. Pour vous, familles catholiques, que Marie soit au milieu de vous comme un modèle pour toutes les situations de la vie, comme la mère de vos enfants, comme la maîtresse de vos demeures, la gardienne de vos foyers. Mères désolées, pressez sur vos lèvres l'image de la *Mère de douleur*: il en sortira une vertu secrète qui vous consolera. Pauvres malades, tournez vos yeux mourans vers l'image de la *Mère de compassion*: un rayon d'espérance s'échappera de ses traits chéris, et ranimera dans vos ames abattues la résignation et l'espérance. Et vous, soldats intrépides, qui, pour l'honneur de la patrie, allez affronter le feu de l'ennemi et les influences malignes d'un climat embrasé, portez sur votre poitrine l'image de Marie; elle sera pour vous une protection au jour du péril. Que Marie soit pour nous tous la confidente de nos peines et de nos joies; que notre vie, avec ses luttes et ses chagrins, lui soit consacrée, et qu'elle s'école: ois sa protection maternelle! Puisse notre dernier soupir s'exhaler avec ces dernières paroles de saint Thomas de Cantorbéry, tombant sous le fer de ses assassins: *A Dieu et à Marie!*

NOTRE-DAME DES FLAMMES.

.....Honorez les morts pour que les vivans vous honorent!

Que de fois, en traversant les passages dangereux des Alpes ou des Pyrénées, en parcourant les grèves semées d'écueils de notre sauvage Bretagne, ou les promontoirs d'Espagne ou d'Italie, n'avons-nous pas été distraits des pensées du voyage par la vue de quelque une de ces simples croix de bois, placées sur le bord du chemin comme des bornes milliaires, nous ouvrant les bras pour nous dire: *Passant, arrête-toi!* J'ai pour les croix du chemin une dévotion toute particulière; dévotion de reconnaissance, dont je vais vous dire la cause.

C'était dans une excursion artistique à travers les montagnes et les lacs de la Suisse; je venais de visiter, à la chute de l'Aar, la cascade engouffrée de la Handeck; j'avais franchi péniblement le sommet du Grimsel, me dirigeant

vers le Furca par un chemin peu fréquenté, à travers les rochers nus d'une crête des Alpes, quand une tourmente d'automne, s'élevant du fond de la vallée du Rhône, vint soulever autour de moi des tourbillons de vent et des flots de neige amoncelés. J'étais seul. En quelques instans le chemin disparut sous mes pas, et les longues perches rouges jalonnées pour servir de guides aux montagnards pendant l'hiver disparurent également à mes yeux. Les rafales se succédaient furieuses et déchirantes. Allant presque à tâtons, j'enfonçais mon bâton ferré devant moi à chaque pas, avant de poser le pied sur ces neiges mouvantes. Je n'apercevais plus rien devant moi: rien que de la neige sous mes pieds, de la neige sur ma tête et de la neige autour de moi.

Je désespérais presque de retrouver mon chemin, quand j'aperçus, à deux pas de moi, entre deux quartiers de rochers, placé sur le plus petit, et comme appuyé sur le plus élevé des deux, un long bâton semblable aux jalons de la route. Heureux de cette rencontre, j'allais passer outre; mais, reconnaissant bientôt les deux bras d'une croix que je n'avais pas d'abord vus à travers les flocons de neige qui m'aveuglaient, je fis halte involontairement et j'appuyai mon bâton contre le rocher pour me reposer un instant. Cette croix, ainsi placée entre ces deux abris naturels, les mots: *Requiescat in pace!* écrits en lettres noires sur le bois peint en rouge, et la date du 15 septembre 1799, grossièrement entaillée sous le nom d'ANDRÉAS STOFFER, m'arrêtaient frappé d'une soudaine réflexion. Ce jalon de la route était donc une croix funèbre!.... Dans ce moment suprême, craignant de périr, je voulus savoir comment avait péri cet André Stoffler dont je lisais le nom, et je cherchai à expliquer une petite inscription allemande clouée au bas de la croix; mais je ne pus déchiffrer que ce mot: *ARRÊTÉ!* Je me rendis à cet avis mystérieux: par un singulier rapprochement de dates, je pensai que le 15 septembre 1799 (et nous étions au 15 septembre 1830) dans une autre tourmente peut-être André Stoffler avait péri en cet endroit. Sa mère, sans doute, lui avait consacré ce modeste monument pour que le voyageur, passant par là, donnât une pensée et une prière à la victime, à la vue du lieu du désastre, et pour cela, elle avait écrit *Requiescat in pace!* Et si j'allais aussi, voyageur égaré, mourir ici, me dis-je aussitôt; inconnu à tous, qui prierait pour moi? qui mettrait une croix sur la terre où j'aurais succombé? qui dirait à ma mère cotamment j'ai fini mon voyage?... Je m'obstinaï donc à deviner l'inscription, parce que je m'imaginai que les parens du mort, en honorant Andréas Stoffler, avaient peut-être aussi pensé à ceux qui pourraient courir les mêmes dangers que lui, en leur disant: *Arrêtez..... priez pour lui, il veille pour vous....* Mais je ne pus lire un mot de plus et je dus me résigner à attendre la mort sort. La croix de Stoffler m'était un sûr garant que quelqu'un dans le monde retrouverait mon corps, et qu'une fois au moins on viendrait prier pour moi en priant pour lui. Je posai donc mon sac contre le montant de la croix, profitant de l'abri des deux rochers pour me garantir contre la fureur du vent: à mesure que la neige tombait autour de moi, je la foulais pour la rendre plus solide, et ce travail incessant rendait ma position plus supportable.

Je dus passer deux heures au moins dans cette situation, et 2 heures sont bien longues en face de la mort!

Pendant les tourmentes d'automne durent peu, et le coup de vent qui m'avait surpris perdait par degrés de sa violence, le ciel s'éclaircissait, la neige cessait de tourbillonner autour de moi, et, prêt à repartir, je cherchais entre avant de me remettre en route, à lire l'inscription de la croix; faire que je supposais toujours qu'elle m'indiquerait mon chemin; tout à coup, j'entendis, comme venant de dessous terre, de longs cris et le son retentissant de la trompe des montagnards de Suisse. Me retenant aux branches de la croix, je regardai par dessus le plus petit des deux rochers, et je reconnus, à plus de cinq cents pieds au dessous de moi, des mulâtiers cherchant à ramener leurs montures égarées pendant la tourmente. J'étais au bord d'un précipice! Alors je compris l'inscription d'Andréas Stoffler; je remerciai Dieu, après ses parens, de m'avoir arrêté sur place en me faisant prier pour lui; trois pas de plus, je me précipitais dans l'abîme!... N'ai-je donc pas raison, quand je voyage, d'aimer les croix du chemin? Aussi, pas une de laquelle je ne m'approche; pas une inscription que je ne veuille lire si j'en aperçois seulement quelques lettres; pas une pierre que je ne consulte dans les ténèbres que je visite; parce qu'à toutes il y a un souvenir, et que les souvenirs sont, pour moi, le grand charme du voyage.

Je ne prétends pas que le touriste en diligence, ou celui qu'emporte la malle-poste, puisse se livrer à de pareilles impressions de voyage; mais enfin, passât-il rapide comme le vent, si au lieu d'une simple croix il aperçoit une chapelle, il doit penser un moment à ce qu'il voit, et se dire: Qu'est-il donc arrivé à ceux qui sont passés ici avant moi? Ces réflexions, je les faisais hier à la vue d'une chapelle blanche et neuve, surmontée de trois croix, construite sur le bord du chemin de fer de Versailles. J'étais emporté par une locomotive rapide; mais ma mémoire, plus rapide que la machine, ne dit aussitôt que là aussi un grand désastre est arrivé; et je pensai avec tristesse que la puissance qui m'entraînait victorieuse a dû céder un jour son cortège à un autre pouvoir de destruction plus puissant; et que, si l'industrie, comme la gloire, a ses triomphes, elle a, comme elle aussi, ses victimes et ses funérailles.

Vous ne doutez pas qu'avec ma dévotion aux croix du chemin je n'aie voulu voir de près cette chapelle du chemin de fer. J'avais vu, dans les défilés de la Calabre, la croix élevée là où *era successa una disgrazia*. J'ai vu en Vendée la croix plantée dans les genêts, là où le chouan avait reçu la balle